

L' E T A T
D E L A
N A T U R E,

● O U

SERMON sur les paroles de Saint
Paul, dans son Epitre aux
Ephesiens, Chap. 2.
vers. 1.

L' E T A T D E L A N A T U R E ,

OU SERMON sur ces paroles de
Saint Paul , dans son Eptre
aux Ephesiens , Chap. 2.
vers. 1.

Et lors que vous étiez morts en vos fautes & pechez.

M

ES FRERES,

L'Homme doit être considéré dans quatre états differens , dans l'état de l'innocence , dans celui du peché , dans celui de la grace , & dans celui de la gloire. L'innocence est l'état de la nature pure & entiere , le peché est l'état de la nature corrompue , la grace est l'état de la nature re-

Q5

tablie, & la gloire est l'état de la nature transformée & élevée infiniment au dessus d'elle-même, dans une magnificence incompréhensible. L'innocence suivit nôtre création, le peché nôtre chute, la grace nôtre redemption, & la gloire suivra nôtre exaltation. L'innocence nous mit dans le Paradis terrestre, le peché nous chassa dans la terre maudite, la grace nous introduit dans l'Eglise, & la gloire nous élèvera dans le ciel. De ces quatre états le premier n'est plus, & nous n'en saurions avoir qu'un foible souvenir, & une légère idée. Le dernier n'est point encore, & nous n'en avons que l'attente & l'esperance. C'est pourquoi l'Ecriture Sainte ne nous parle que fort peu de ces deux états, parce que la connoissance du premier nous seroit inutile, & ne serviroit qu'à nous remplir d'un regret douloureux & affligeant. Et celle du dernier nous est impossible, puis que nous ne connoissons la gloire éternelle, que par la possession même de cette inconcevable félicité, quand nous en jouirons dans le ciel. Mais pour l'état du peché & celui de la grace, l'Ecriture nous les décrit fort amplement, parce qu'il est souverainement important que nous les connoissions bien tous deux. Conoi-toi toi-même. C'étoit l'Oracle du faux Dieu de Delphes, qui comprendoit dans cette parole toute la sagesse humaine. C'est aussi l'Oracle du vrai Dieu, qui raporte à ce seul point

point toute la sagesse divine & celeste. Mais pour nous bien connoître nous-mêmes, il faut necessairement avoir devant les yeux ces deux états du peché & de la grace; l'un qui nous montre nôtre misere, & l'autre nôtre bonheur; l'un qui nous apprend ce que nous sommes en Adam, & l'autre ce que nous sommes en JESUS-CHRIST; l'un qui nous ouvre l'abîme de nôtre perdition, & l'autre qui nous ouvre l'abîme de la misericorde, qui a tout-à-fait englouti le premier pour nous en sauver. Sans la vuë de l'un nous nous emporterions dans l'orgueil, en meconnoissant nos defauts; sans la vuë de l'autre nous tomberions dans le desespoir, en ne sachant où trouver nôtre delivrance. C'est pourquoy Saint Paul, ce grand & admirable Docteur des nations, qui savoit si bien ce qu'il falloit enseigner aux hommes, pour les conduire au salut, s'étend à toute heure dans ses Ecrits divinement inspirez sur ces deux états. Et c'est à quoi il employe ce second chapitre de son Epitre aux Ephesiens, où nous entrons aujourd'hui: car il le donne tout entier à la consideration de l'un & de l'autre, à l'explication de l'état funeste du peché, & ensuite à celle du bienheureux état de la grace qui nous en a retirez. Il insiste d'abord sur le premier, parce que pour bien juger de la grandeur & de l'excellence d'un remede, il faut connoître auparavant la grandeur & l'extremité du mal.

Nous

Nous n'estimerions pas comme il faut notre salut, si nous n'avions compris notre perdition. Et comme les Israélites ne goûterent jamais mieux le bonheur de leur délivrance, que sur le bord de la mer Rouge, en voyant les gouffres affreux dont Dieu les avoit sauvés par un miracle de sa puissance, aussi nous ne sentons jamais mieux l'avantage & le bénéfice de notre redemption, qu'en considérant l'horrible état dont Dieu a voulu nous sauver par un miracle de sa bonté & de son amour.

L'Apôtre donc commence par là en représentant aux Ephésiens, qu'autrefois avant leur vocation à l'Évangile, *ils étoient morts en leurs fautes & en leurs pechez*; où vous voyez qu'il leur parle de leur état passé non comme d'une maladie, non comme d'une blessure, non comme d'une chute, non comme d'une fracture ou d'une indisposition; mais comme *d'une mort*, qui est le dernier point de la misère, & de l'horreur. C'est ce que nous avons dessein d'examiner aujourd'hui, & nous y destinons cette action toute entière, parce que la matière est d'une grande importance; qu'il est nécessaire de la bien connoître, pour n'être ni orgueilleux ni ingrats, pour ne nous attribuer rien fausement à nous-mêmes, pour n'ôter rien injustement à Dieu, pour ne presumer ni trop de la nature, ni trop peu de la grace, & rendre ainsi à chacune ce qui lui appartient; c'est-

c'est-à-dire , à l'une la mort , qui est son partage , & à l'autre la vie & le salut qui est son ouvrage , dans toute son intégrité , & toute son étendue.

Regardons donc ici derriere nous , Mes Freres , nous le pouvons sans crainte & sans peril , nous le devons même pour assurer nôtre bonheur. La femme de Loth se perdit en regardant derriere elle , parce qu'elle rengeoit son cœur dans cette abominable Sodome dont Dieu l'avoit miraculeusement tirée par le ministere de ses Anges. Mais nous pouvons innocemment & utilement même regarder derriere nous , en considerant ce que nous avons été dans nôtre corruption naturelle , pourveu que ce ne soit pas pour y rengager nos affections & nos cœurs : mais au contraire pour en concevoir une sainte aversion , qui nous en éloigne de plus en plus , pour éviter avec soin le peché dont nous avons été delivrez , & pour rendre graces éternelles à nôtre divin Libérateur qui nous en a retirez , non par le ministere de ses Anges , mais par l'admirable vertu de son Fils & de son Esprit , à qui nous devons consacrer toute nôtre vie en reconnoissance. C'est là ce que nous nous proposons aujourd'hui dans cette action ; Dieu veuille qu'elle serve puissamment à produire ces bonnes dispositions à la louange de la gloire de sa grace , & à vôtre salut éternel.

C'est

Luc 15:
24.

Apo.
3: 1.

1 Tim.
5: 6.

C'est l'ordinaire de l'Écriture Sainte de parler du pecheur, c'est-à-dire de l'homme non regeneré, comme d'un mort. C'est pourquoi le pere de l'Enfant prodigue, qui sous le voile d'une parabole nous represente le Pere celeste, disoit de son fils en la personne duquel on voit l'image du pecheur, Mon fils que voici étoit mort : mais maintenant il est retourné en vie. C'est pourquoi aussi J E S U S le Fils de Dieu considerant du haut de son ciel la mauvaise conduite du Pasteur de Sardes lui crioit, qu'il avoit le bruit de vivre, mais qu'il étoit mort. Et St. Paul pensant à ces fausses veuves, qui n'ont que le nom de veuves, qui démentent leur qualité, & des-honorent leur état par une vie libertine plongée dans les vanitez du monde, & dans les plaisirs du siecle, prononce formellement qu'elles sont mortes en vivant.

Certainement c'est avec bien de la raison que l'Écriture en parle de cette maniere ; car y a-t-il rien de plus juste que de considerer le pecheur comme un mort, puis qu'il a perdu la vraie vie ? je dis la vraie vie de l'homme, celle qui lui convient, entant qu'homme. Car il y a bien une vie vegetative, qui consiste à croître, à se nourrir, à s'épanouir, à se parer, à se parfumer : mais celle-là est la vie des plantes & non des hommes ; desorte que ceux qui ne font rien en ce monde que se nourrir grassement, que de s'épanouir comme des arbres, qui se pa-
rent

rent de la verdure de leurs feuilles & du vif émail de leurs fleurs; que de se parfumer, comme des parterres qui embaument l'air de leurs agreables odeurs: ceux-là ne sont pas des hommes, mais des zoophytes, qui tiennent à la terre, qui y sont fchez & plantez, & qui ne vivent comme des champignons, que sur un fumier dont ils tirent le suc & la graisse, & puis meurent. Il y a une autre vie élevée d'un degré au dessus de celle-là, qui consiste à se mouvoir, à faire les fonctions de la vuë & de l'ouïe, de l'odorat, du goût & du toucher. Mais celle-là est la vie des animaux, & non des hommes; tellement que ceux qui ne font rien en la terre que boire & manger, que satisfaire leurs yeux des objets qui leur plaisent, leurs oreilles des sons qui les charment, leurs palais des viandes & des bruvages qui les contentent, & leurs sens des voluptez qui les divertissent; ce ne sont pas des hommes, mais des bêtes, qui s'abandonnent à la sensualité, qui ne connoissent que la vie animale. Ils ne doivent être considerez que comme des pourceaux qui s'engraissent, ou comme des chevaux échapez qui courent à travers champs, au gré de leurs caprices & de leur humeur; leur ame n'est en eux, que comme une poignée de sel, pour empêcher leurs corps de se corrompre, selon la pensée d'un Ancien. Il y a ensuite une autre vie, qui semble plus noble

ble & plus excelente, qui consiste à connoître, à raisonner, à exercer les fonctions de cette belle faculté de l'intelligence, qui nous éleve si haut au dessus des animaux de la terre. Et celle-ci paroît plus propre & plus convenable à l'homme; mais si on n'applique son entendement qu'à mal penser, si on ne se sert de son esprit qu'à malfaire, qu'à offenser Dieu, qu'à se rendre ingenieux dans le vice, & savant dans l'impiété, ou la debauche, on ne sera pas homme : mais Demon. Et ce sera passer dans la categorie de ces malins Esprits, qui n'employent leur intelligence qu'à faire la guerre à leur Createur. Quelle est donc la vraye vie de l'homme ? C'est celle qui convient à son être & à sa nature, qui met ses facultez dans leur vraye constitution, & dans leur legitime exercice; qui rend son entendement éclairé, sa volonté pure & droite, ses affections sages & saintes : son ame en un mot disposée à repondre à la grandeur de son origine qui est du ciel, & à l'excelence de sa condition, qui est de porter l'image de Dieu. C'est là ce qu'on apelle la vie spirituelle; & cette vie est veritablement celle de l'homme. Car c'est elle qui nous donne les belles & sublimes connoissances, puis qu'elle nous fait connoître Dieu & sa verité celeste. C'est elle qui établit l'empire de sa volonté, & qui l'assiet, s'il est permis de parler ainsi, sur le trône de nôtre cœur, pour regner

heu.

heureusement sur nôtre conduite , & nous rendre maîtres de nous-mêmes. C'est elle qui regle sagement nos affections , pour ne s'écarter jamais du droit chemin de la probité, & de l'honneur. C'est elle enfin qui fait de nôtre ame une vraie image de la Divinité, éclairée de ses lumieres, échauffée de son amour, empreinte de son caractere, & transformée en sa ressemblance. C'étoit ainsi qu'Adam vivoit dans son innocence , où son humanité étant toute pure, on ne peut pas douter que sa vie ne fût toute telle, que doit être celle d'un homme parfaitement bien constitué. Quand donc on vient à perdre cette vie spirituelle, cette vie de l'homme, on tombe infailliblement dans la mort , puis que la mort n'est autre chose que la privation de la vie. Ainsi le peché qui nous prive de cette vie sainte nous jette dans la mort, & dans une mort qui est proprement celle de l'homme.

Car il y a de deux sortes de morts , l'une naturelle , qui consiste dans l'extinction des esprits du corps ; mais celle-ci est commune à tous les animaux. Et c'est pourquoi Salomon disoit à cet égard, qu'un même accident *Eccel. 3.* arrive à l'homme & à la bête. L'autre spirituelle , qui consiste dans l'extinction des esprits de l'ame. Et qui sont ces esprits de l'ame ? Ce sont les habitudes de la justice : ce sont les vertus : ce sont les operations de l'Esprit de Dieu. Le pecheur donc plongé dans le vice est à proprement parler un

l'homme mort, puis qu'il n'a plus la vie qu'un vrai homme doit avoir. Il est mort à Dieu, mort au ciel, mort à l'Esprit, mort au bien & à la piété. Il vit bien au monde, à la chair, à la terre, au siècle : mais ce n'est pas la vie des hommes, dont l'ame est spirituelle, celeste & immortelle, c'est celle des brutes, terriennes, sensuelles & corruptibles. Mais il ne vit plus à Dieu, qui l'a fait à son image. Il ne vit plus à l'Esprit, qui doit être l'auteur & le guide de ses mouvemens. Il ne vit plus au ciel, où il doit porter ses pensées, ses affections & ses esperances. Il ne vit plus à l'éternité, où il doit tendre & aspirer. Il ne vit plus à la sainteté, qui doit être son occupation & son exercice. Il est donc effectivement mort.

Aussi soit que vous consideriez ou la cause, ou les effets de la mort, vous trouverez que l'état du pecheur ne sauroit être mieux représenté que par cette comparaison. La cause de la mort c'est la separation de l'ame d'avec le corps. Car l'ame est la source de la vie; c'est d'elle qu'elle decoule & qu'elle depend. C'est elle qui fait que les yeux voyent, que les oreilles entendent, que les narines flairent, que la langue parle, que les piez marchent, que les mains agissent, que toutes les fonctions vitales s'exercent, & du moment que l'ame nous quitte le corps n'est plus qu'un tronc immobile, gisant & abatu dans la poudre, où il se pourrit; une statuë ren-

ver-

verfée & infenfible , une horloge demon-
tée dont tous les refforts font brifés , & les
mouvemens abolis , d'où vient que dans
l'Écriture l'ame fe prend fouvent pour la
vie. Aufli le miferable état des pecheurs fe
fait par la feparation de l'Efprit de Dieu ,
qui eft l'ame de nos ames, l'Efprit de nos ef-
prits, & la vie de nôtre vie. Car c'eft l'Ef-
prit de vie , l'Efprit qui vivifie , & fans ce
divin Efprit l'ame eft entierement mort.
C'étoit par là que Saint Auguftin expliquoit
autrefois ces paroles de Dieu , qui femblent
ne s'accorder pas avec la verité de l'évène-
ment , quand Dieu dit au premier homme ,
Au jour que tu mangeras du fruit defendu ,
tu mourras de mort. Et cependant il vé-
cut plus de neuf cens ans après ; C'eft , dit-
il , que ce jour-là il mourut en fon ame. Car ,
ajoute-il , comme le corps vit de l'ame ,
aufli l'ame vit de Dieu ; fi bien que l'ame
d'Adam ayant été abandonnée de Dieu le
jour de fon peché , elle mourut dès lors
d'une mort premier e , qui ouvrit la porte aux
autres , dont elle fut miferablement fuivie.
Il eft vrai qu'une ^ame en cet état de feparation
d'avec Dieu retient encore fes facultez
naturelles , fon entendement , fa volonté ,
fon imagination , fa memoire ; mais c'eft
comme un corps mort privé de fon ame garde
encore quelque tems fes membres & fes par-
ties, fes yeux, fes oreilles, fes piez, les mains,
fon cœur , les entrailles, & tout ce qui en-

entre dans la composition du corps humain ; mais ce sont des parties inutiles, qui ne font aucune des fonctions de la vie ; ses yeux ne voyent goutte, ses oreilles n'entendent rien, ses mains ne sauroient agir, ni ses piez se remuër ; son cœur est sans mouvement, & ses entrailles sans aucune sensibilité. Il en est ainsi d'une ame privée de son Dieu. Elle a un entendement, mais qui ne connoît, & qui ne comprend rien aux choses spirituelles & celestes. Une volonté, mais qui ne veut rien de bon : des affections, mais qui sont inutiles à tout bien. Et c'est en cela que les effets de la mort paroissent visiblement dans l'homme pecheur. Car tout ce que la mort produit dans les corps, le peché le fait dans les ames de ceux qui sont abandonnez de l'Esprit de Dieu. Comme les morts ils ne voyent goutte, quelque lumiere que Dieu fasse briller à leurs yeux ; & tout l'éclat de ses œuvres & toute la splendeur de sa Parole ne leur fait rien apercevoir, parce qu'ils ont les yeux aveuglez. Comme les morts ils n'entendent point, quelque bruit qu'on puisse faire pour les reveiller. Toutes les foudres de la Loi, toutes les trompettes de l'Evangile, toutes les denonciations des jugemens du Ciel, toutes les exhortations & les remontrances des Serviteurs de Dieu, leur sont inutiles & ne les émeuvent point. Comme les morts ils sont insensibles, & non seulement les verges, mais les

les barres , mais les marteaux de la justice divine les fraperoient , les écraseroient , sans qu'ils en eussent aucun sentiment de contrition & de repentance. Comme les morts , ils sont sans chaleur , sans chaleur de devotion & de zèle , & le Soleil de justice avec tous ses rayons , & la Parole de Dieu avec tout son feu ne les échauffe point. La glace est moins froide que leur cœur. Comme les morts , ils sont sans parole , quand il faut glorifier Dieu , annoncer ses vertus , & publier ses louanges. Et l'on peut bien appliquer à leur état , ce que David disoit dans le Pseaume , qu'il n'est point mention de Dieu dans la mort. Puis que c'est dans cette mort spirituelle , dans cette corruption des hommes pecheurs qu'on ne parle jamais de Dieu pour le louer & pour le benir. Comme les morts , ils deviennent puans , d'une puanteur insupportable , qui monte jusqu'au ciel , qui devient souvent contagieuse en la terre , & qui corrompt quelquefois tellement l'air de l'Eglise , qu'elle y cause des maladies funestes , & qu'elle met la mortalité dans les Troupeaux du Seigneur. Comme les morts , ils sont pleins de vers. Car leurs sales , infectes & maudites convoitises , sont autant de vers qui fourmillent dans leur ame , qui la rongent & la devorent tous les jours. C'est donc à bon droit que Saint Paul considerant les hommes dans la corruption du peché dit , qu'ils sont morts dans leurs fautes & leurs offenses.

R 3

Voilà

Voilà pecheurs, miserables esclaves du vice, voilà vôtre état. Vous croyez être vivans, ceux qui vous voyent agir dans le monde se l'imaginent aussi, & vous regardent comme des personnes vivantes, mais au fond vous n'êtes que des cadavres privez de vie, des corps sans ame, puis que vous êtes des ames sans Dieu. Je ne saurois penser à vôtre état sans me souvenir de ce Roi du Nort dont parle l'histoire moderne; on dit qu'il regna trois ans entiers après sa mort, parce que ses Officiers & les Principaux de sa Cour l'ayant fait soigneusement embaumer, le conserverent si bien pendant ce tems-là, qu'ils le montroient aux peuples dans les occasions de ceremonies, & le promenoient même en carosse dans les Provinces de son Royaume. On voyoit le même visage, la même taille, les mêmes habits royaux, la même pompe, & le même train qui avoit accoutumé d'accompagner la majesté de ce Prince, de sorte qu'on le crut vivant effectivement; jusqu'à ce que la puanteur de son corps forçant les drogues & les parfums dont on l'avoit embaumé, fit conoître le deguisement, & decouvrit la verité de sa mort. Il en est justement de même des pecheurs; à les considerer seulement par le dehors, vous diriez qu'ils sont vivans. On voit en eux des yeux vifs & brillans, des levres vermeilles, un corps dispos, droit & bien taillé. Ils marchent,

ils

ils se promènent, ils piaffent sous des habits magnifiques. Ils se traitent à des tables délicieuses, ils paroissent en public avec des équipages superbes; ils ont tout l'air & toute l'apparence d'être en vie. Mais la vérité est qu'ils sont morts néanmoins au jugement de Dieu. La puanteur de leur vie les trahit à ses narines, & fait connoître, que sous le masque de leur visage, sous la richesse de leurs habits & sous l'éclat de leurs honneurs, il n'y a que des cadavres entièrement corrompus. Ou bien on peut dire qu'ils ressemblent à ces corps nouvellement expirez, qu'on dit que Satan a pris quelquefois, pour s'apparoître aux hommes & les abuser. On les voit marcher, parler, boire, manger, & faire toutes les fonctions de la vie : & néanmoins ce ne sont que des charognes trompeuses, qui ne se remuent que par l'impression du malin Esprit, qui les anime. De même les mechans n'agissent que selon les mouvemens du Diable qui les possède, & leur vie n'est qu'une agitation aparente dans une mort véritable.

Mais il faut remarquer que Saint Paul assigne ici un tems à cette mort des pecheurs; en se servant du mot alors, Lors, dit-il, que vous étiez morts en vos fautes & offenses. Quel est ce tems, direz-vous, que l'Apôtre entend? C'est, Mes Freres, tout le tems qui se passe avant la conversion du pecheur, & sa vocation efficace. Et tout ce

tems se doit considerer en deux periodes ,
ou en deux états differens. Le premier est
l'état du peché originel , qui commence dès
le premier moment de nôtre naissance , ou
plutôt de celui de nôtre conception dans le
ventre maternel , lors que le sang , comme
parle Tertullien , semble deliberer encore s'il
doit devenir un homme. Car David nous
enseigne expressément que nos meres nous
conçoivent en peché , & nous échauffent en
iniquité ; & nôtre Apôtre nous dira ci-après
dans le verset troisiéme de nôtre chapitre ,
que nous sommes de nôtre nature enfans d'i-
re & de malediction ; si enfans de maledic-
tion par la seule consideration de nôtre na-
ture , donc aussi de peché , puis que la ma-
lediction ne tombe que sur les creatures pe-
cheresses & criminelles ; hommes de peché
dès nôtre naissance , transgresseurs dès le
ventre de nos meres , pécheurs naturellement ,
& par consequent morts dès nôtre origine.
Oui , Mes Freres , nôtre naissance & nôtre
mort se tiennent , & arrivent en même tems.
Nous ne commençons pas si-tôt à vivre , que
nous sommes déjà plongez dans la mort. Nos
peres nous tuent en nous engendrant , & le
ventre de nos meres est nôtre premier tom-
beau. Saint Paul s'apelloit autrefois par hu-
milité un avorton : mais on peut bien donner
ce nom à tous les hommes , sans leur faire
tort , puis qu'ils viennent au monde comme
ces foetus , & ces avortons , qui sont morts
avant

3/51.

1 Cor.
15.

avant que de naître, & qui ne voyent jamais la lumière, parce qu'ils l'ont perdue par avance, dans les tenebres secretes dont ils ont été prevenus avant que de sortir au jour. Et tant que l'homme demeure dans cette corruption originelle, sans en être retiré par la vertu vivifiante & salutaire de la grace, il est dans la mort; il est mort en son péché naturel. Mais il est vrai pourtant que cette mort s'augmente encore par les pechez actuels, qui ajoutent une nouvelle corruption à celle de nôtre nature, & qui rendent les habitudes du vice beaucoup plus fortes, plus profondes, plus regnantes, plus meurtrieres. Et c'est ici une difference qui se trouve entre la mort corporelle & la spirituelle. Car dans celle-là depuis que l'heure en est venue, & que le dernier soupir est poussé, c'en est fait; on en est quitte, on ne meurt point davantage; c'est-à-dire, on ne recommence plus à mourir. Et ceux qui sont trépassés il y a deux ou trois mille ans, ne sont pas plus morts aujourd'hui qu'ils l'étoient au commencement. Mais pour la mort spirituelle on s'y enfonce par degrez, on s'y corrompt de jour en jour; plus on y demeure, & plus on y empire. Et c'est une mort semblable à celle des damnez dans les Enfers, car elle se renouvelle continuellement, ces miserables vivans, pour mourir éternellement, & mourans éternellement, pour vivre tous jours dans le crime & dans la souffrance.

Ce sont ces deux périodes & ces deux tems de la mort spirituelle que Saint Paul considère ici dans notre texte. C'est pourquoi il se sert du mot de *pechez & de fautes* en pluriel, pour signifier tant ce péché originel, qui est la malheureuse succession du premier Adam, que nous apportons avec nous en naissant; que ces pechez actuels, que nous commettons tous les jours par les dereglemens de nos convoitises; de sorte, que quand il dit aux Ephesiens, *lors que vous étiez morts en vos fautes & pechez*, c'est comme s'il leur disoit, lors que vous crouissiez dans cette corruption hereditaire, où vous étiez naturellement plongez en qualité d'enfans d'Adam, & dans cette autre où vous étiez volontairement tombez en qualité de Payens & de Gentils, par vos idolatries abominables, par vos cultes superstitieux, par vos mechantes doctrines, par votre pernicieuse morale, par vos actions infames, & par ces vices énormes, à qui l'exemple & la coutume donnoient force de loi dans le monde. Alors, ô Ephesiens, durant ce tems de corruption, vous étiez morts veritablement devant Dieu.

Voici donc, Mes Freres, l'Apôtre qui nous enseigne nettement quel est l'état de l'homme non regeneré, & quelle opinion nous devons avoir de ses forces & de son pouvoir, pour les actions bonnes, justes & vertueuses. Car puis qu'il est mort, il faut

faut nécessairement qu'il ait perdu toute puissance de bien vivre, & qu'il n'ait aucune capacité de faire le bien. Car un mort ne sauroit ni agir, ni se mouvoir, & il ne lui reste pas, non seulement la moindre étincelle de vie, mais la moindre disposition à se l'aquerir, à se la procurer, & à se mettre en état d'exercer quelque-une de ses fonctions. Je sai bien que l'esprit humain, qui naturellement est presomptueux & plein de l'opinion de lui-même, n'en juge pas de cette manière. Il a eu l'insolence de soutenir autrefois par la bouche des Pelagiens, qu'il avoit encore toutes ses forces, & qu'avec l'aide seulement de la revelation extérieure de la Parole de Dieu & de la saine doctrine, il est capable de toutes choses, & peut accomplir toute la justice de la Loi, & de l'Evangile. Il est vrai que cette impudence, qui passoit toutes les bornes de la modestie, ayant été confondue par les anathèmes de l'Eglise, on s'est contenté de vouloir sauver à l'esprit de l'homme quelques restes de ses forces, l'on a confessé qu'elles avoient été affoiblies, mais non pas tout-à-fait éteintes ni ruinées. L'on a dit que notre ame étoit tombée & dechuë de sa sainteté; & que c'est pourquoi elle avoit besoin que Dieu lui rendit la main, pour lui aider à se relever: qu'elle étoit devenuë malade, & langoureuse, & que c'est pourquoi elle avoit besoin que Dieu lui servit de Medecin, qu'elle avoit été liée des chaînes & des entraves de

Sa-

Satan qui la chargeoient , & l'empêchoient de marcher , & que c'est pourquoi un Libérateur lui étoit nécessaire , pour la defaire de ces liens importuns , afin qu'étant deliée elle courût dans les voyes de la justice. En un mot on a dit qu'elle avoit été blessée , mais non pas tuée , comme ce pauvre Juif dont il est parlé dans la parabole de l'Évangile , qui étant tombé entre les mains des voleurs sur le chemin de Jericho , fut depouillé de ses habits , & navré de plusieurs coups. Car c'est la comparaison ordinaire dont se servent les partisans du prétendu franc arbitre , les Demipelagiens anciens & modernes , qui veulent que l'homme par ses propres forces puisse encore faire des œuvres moralement , c'est-à-dire , selon eux , essentiellement & intérieurement bonnes & saintes , se préparer à la grace salutaire , & s'élever à des mérites de congruité & de bienfaisance. Mais ce n'est pas là la doctrine de Saint Paul , ou plutôt du Saint Esprit qui conduisoit sa plume ; car vous voyez qu'il parle de l'homme irregeneré , comme étant non seulement affoibli ou tombé , ou lié , ou malade , ou blessé , mais comme étant *mort* ; d'où il faut conclure qu'il n'a nul reste de vie , de lumière , ni d'activité pour les choses spirituelles & celestes ; qu'il est autant incapable de tout bien , qu'un mort de toute action. En effet où seroient en l'homme ces restes de forces pour la piété qu'on lui veut attribuer ? Seroit-ce dans son

en-

entendement ? Mais l'Écriture nous assure qu'il est non terni, ou obscurci, ou aveugle, ou tenebreux seulement : mais qu'il est les tenebres mêmes. Vous étiez autrefois tenebres, dit St. Paul à nos Ephésiens. Et St. Jean ^{Chap. 5:} ^{8.} au commencement de son Évangile dit, que la lumière a relui dans les tenebres, & que les tenebres ne l'ont point comprise, ce qui certes est infiniment remarquable : car comme c'est beaucoup davantage de dire d'un homme, qu'il est la temerité ou la cruauté même, que si on se contentoit de l'appeler temeraire, ou cruel ; aussi nommer l'intelligence de l'homme tenebres, c'est pour marquer la plus grande, la plus noire & la plus profonde obscurité qu'on se puisse figurer. Et non seulement l'Écriture nous en parle avec emphase : mais elle lui ôte positivement tout pouvoir de connoître les choses du ciel. Car dit Saint Paul, l'homme animal ne comprend ^{1 Cor. 2:} point les choses de l'Esprit de Dieu, & il ne les ^{14.} peut entendre ; où vous voyez qu'il ne se contente pas de dire qu'il ne les conoît point. Car cela pourroit être un simple effet de son ignorance, ou de sa prévention & de ses préjugés, ou de la mauvaise instruction qu'il a reçue, ou de la négligence où il se plonge, ou du peu d'application qu'il donne aux vérités du salut. Mais il prononce de plus qu'il ne les peut entendre. Il est donc sans pouvoir, sans capacité, pour ces sortes de connoissances. Il est mort à cet égard. Et quel

quel est cet homme animal ? Certes par là Saint Paul ne veut pas designer particulièrement ces gens brutaux que Saint Pierre appelle des bêtes irraisonnables ; ces bêtes parlantes, qui n'ont de l'homme que la figure & la parole : ces misérables stupides, qui semblent avoir abjuré le sens commun ; & differer autant de l'homme que l'homme differe du cheval ou du pourceau. Mais il parle en general de l'homme considéré en lui-même, & dans sa nature, sans le secours de la grace. Car vous remarquerez que ce mot d'animal vient de celui d'ame, si bien que l'homme animal est l'homme n'ayant pour principe de ses actions & de sa conduite que son ame seule ; ce qui convient generalement à tous les hommes non regenez, qui sont dans leur état naturel, & de ces hommes Saint Paul affirme que non seulement ils n'entendent point les choses spirituelles : mais qu'ils ne les peuvent entendre. Certainement il faut donc qu'ils soient dans une entiere impuissance de ce côté-là, qu'il ne leur reste plus du tout de force pour ce grand objet. Aussi ce Saint Apôtre dit ailleurs que de nous, comme de nous-mêmes, nous ne sommes pas capables de penser aucune chose, de penser, bon Dieu, quelle est donc nôtre impuissance ! car y a-t-il rien de plus aisé que de penser ? Cependant nous en sommes incapables, & si nous ne pouvons pas penser de nous-mêmes, combien moins croire, combien moins

COM-

2 Cor.
3: 5.

comprendre, combien moins désirer, combien moins embrasser le bien?

Où chercherons-nous donc ces restes de forces spirituelles qu'on prétend trouver en l'homme? Sera-ce dans la volonté? Mais elle n'est pas moins impuissante au bien que l'entendement. Car, dit le Docteur de la *Rom. 8: 7.* grace, l'affection de la chair est inimitié contre Dieu, elle ne se rend point sujette à sa Loi, & de vrai elle ne le peut. Pourquoi cette addition, elle ne le peut? N'étoit-ce pas assez de dire que l'affection de nôtre nature charnelle ne s'assujétit point à la Loi divine? Non, il pourroit sembler que cela ne viendroit que de quelque inclination perverse de la volonté, qui veut s'attacher au mal, & prendre le parti de la rébellion contre Dieu: *Mais elle ne le peut*, c'est donc l'effet d'une impuissance où elle est, & non simplement d'une résolution où elle se porte. C'est pourquoi cet admirable Docteur des Nations proteste, que c'est Dieu qui *Phil. 2: 13.* produit en nous avec efficace le vouloir, pour montrer que nôtre volonté n'est pas capable d'elle-même de vouloir le bien, puis que c'est Dieu qui par la vertu toute-puissante de sa grace l'en met en état. En un mot l'Apôtre nous représentant en sa personne quelle est la condition naturelle de l'homme dit, qu'en lui & en sa chair n'habite aucun *Rom. 7: 18.* bien. Il n'y en a donc plus de quelque genre que ce soit, plus de lumière en son entendement.

tendement, plus de justice dans sa volonté, plus de droiture dans ses affections, plus aucun trait de cette belle image de Dieu, dont son ame étoit ornée au commencement.

Je vous prie, posons ici précisément l'état de la question, & voyons en faveur de qui l'Écriture la décide. La question est de savoir si l'homme de lui-même a quelque sorte de forces pour faire des œuvres bonnes & vertueuses. Que dit là-dessus l'Écriture ? Elle dit que naturellement nous sommes denués de toutes forces. Du tems que nous étions denués de toutes forces, CHRIST

Rom. 5.
6. est mort pour nous. Voyez quel tems St. Paul attribüe à ce denuëment, à cette privation de toutes forces. C'est le tems de la mort de CHRIST. En quel état étions-nous quand CHRIST est mort pour nous ? dans l'état du péché. Car c'est proprement pour cela que CHRIST est mort ; parce que nous étions pecheurs, & dans cet état St. Paul assure que nous étions denués de toutes forces. Il s'ensuit donc que dans l'état de péché l'homme n'a pas la moindre force au bien. Car qui dit tout n'excepte rien. La question encore est de savoir, si nous pouvons, sans l'assistance de la grace, faire quelque chose d'agréable à Dieu. Qu'en dit encore l'Écriture ? Entendez-le dans cette parole si remarquable du Seigneur J E S U S ;

Jean
15. 5. Sans moi vous ne pouvez rien faire. Qui dit rien

rien, excepte tout. Il n'y a donc rien de bon à attendre d'un homme, sans l'Esprit de CHRIST agissant en lui. C'est pourquoi St. Augustin considerant ce beau passage, y faisoit deux remarques très-judicieuses, l'une contre les Pelagiens; c'est que notre Seigneur ne dit pas, Sans moi vous ne pouvez rien faire que difficilement: parce qu'il n'est pas seulement difficile, comme le disoit Pelagius, mais impossible sans la grace de produire quoi que ce soit de juste & de pur. L'autre contre les Semipelagiens; c'est que le Seigneur ne dit pas, Sans moi vous ne pouvez rien parfaire: parce que ces gens tenoient que les commencemens du bien venoient de l'homme, mais que la perfection procedoit de l'aide de Dieu. Non, il n'en est pas ainsi, remarque sur cela Saint Augustin. Car le Seigneur ne dit pas, Sans moi vous ne pouvez rien parfaire, mais vous ne pouvez rien faire, pour nous apprendre que la vertu de la grace n'est pas moins necessaire pour commencer, que pour achever le bien. Enfin la question est de savoir si l'impuissance à faire le bien est invincible & insurmontable à la nature. Consultons encore l'Écriture, & elle ne nous laissera point en doute: Le More, nous dira-t-elle au vingt-troisième de Jemie, le More changeroit-il sa peau, ou le léopard ses taches? pourriez-vous aussi faire quelque bien, vous qui n'êtes appris qu'à mal faire? Pesez bien ces

deux comparaisons du More & du leopard, & vous demeurerez d'accord que l'impossibilité de l'homme à bien vivre est irremédiable aux seules forces naturelles. S'il n'y avoit que l'exemple du More, peut-être n'en désespéreroit-on pas. Car encore un Negre en changeant de pais, ou de climat, & se transportant dans le fond du Nort, parmi les neiges du Septentrion, où les ours & les corbeaux même deviennent blancs en hiver, pourroit perdre sa noirceur. Les soins même qu'il pourroit prendre de sa peau, par les bains, par les frictions, par les huiles, & les autres drogues, dont il se pourroit servir dans des pais temperez, seroient capables de la diminuer de beaucoup; pourquoi? parce que cette noirceur n'est pas naturelle au corps humain. Ce n'est qu'un accident qui est causé par la trop grande ardeur du soleil, dont il est brulé dans les sables de l'Afrique. Mais pour le leopard il ne sauroit jamais perdre ses taches, & quand il changeroit mille fois de pais, quand il courroit aux extremités de la terre, quand il se plongeroit dans toutes les eaux de la mer & des rivieres, quand il passeroit toute sa vie à l'ombre dans le fond des antres, ou dans l'épaisseur des forêts, il ne quitteroit jamais ses taches ineffaçables, parce qu'elles sont naturelles, & que Dieu seul qui l'a revêtu de cette robe mouchetée l'en peut dépouiller, & lui faire changer d'habit: puis donc

donc qu'il est aussi impossible à l'homme de faire le bien, qu'il est non seulement au More de changer sa peau, mais même au leopard de quitter ses taches: il faut avouer que c'est une impuissance pleine, entière & absolue. C'est là ce que St. Paul a voulu nous enseigner, en disant que les hommes avant leur regeneration *sont morts en leurs fautes & en leurs pechez*; non demi morts, mais morts tout-à-fait, & par conséquent autant incapables de faire le moindre pas vers Dieu, qu'un mort de se remuer pour sortir de sa bierre, ou de son tombeau. Cependant on a fait de tout tems de grands efforts contre cette doctrine qui abaisse la nature, pour exalter la puissance de la grace, & qui ôte à l'homme toute la gloire du bien qu'il produit, pour la donner uniquement à Dieu.

On propose ici des objections qu'il nous faut résoudre, pour bien établir dans vos esprits la verité de cette doctrine Apostolique. Premièrement on demande, d'où vient si l'homme est de sa nature tellement mort dans le peché, qu'il n'y ait plus en lui aucune étincelle de bien? D'où vient qu'entre les gentils autrefois, comme encore entre les reprovez aujourd'hui; les uns se trouvent beaucoup moins vicieux que les autres, que les uns ont des inclinations belles, honnêtes & généreuses, au lieu que les autres sont entièrement plongez dans le vice? Cette difference ne marque-t-elle pas en

l'homme quelque reste de bonté qui étant bien ménagé par quelques-uns, les porte à des actions plus louables? Car si la nature humaine étoit entièrement corrompue, elle se trouveroit également mauvaise dans tous les hommes; & par conséquent on les verroit tous également enclins & déterminés au mal. Certes en effet, Mes Freres, à considérer les hommes purement & simplement dans les termes de la Nature, ils sont tous également vicieux; ils ont tous le même penchant vers le crime; de sorte que s'il y en a de moins perdus les uns que les autres, & que Caton ou Fabrice mène une vie plus réglée que Catilina, pour user des exemples employez par St. Augustin, il faut que cela vienne d'une autre cause que d'eux-mêmes, & que ces bons mouvemens partent d'ailleurs, que de leur disposition naturelle. C'est, Mes Freres, à la force & à la vertu de la Providence, qu'il faut rapporter cette diversité; c'est elle qui préside sur la corruption du genre humain, & qui par des rênes secrètes & invisibles la modere, & la retient dans quelques-uns, lui pose des bornes, l'empêche de s'échaper, & de se déborder comme dans les autres. Sans ce frein celeste de la Providence tous les hommes courroient également à toute sorte d'abominations & d'horreurs: Senèque seroit aussi cruel que Neron, & Socrate aussi dissolu que Sardanapale. Ce n'est donc point à l'homme, mais à Dieu qu'il faut attribuer même cette honnêteté que l'on a vu, & que l'on

l'on voit encore reluire tous les jours dans des personnes, qui n'appartiennent point à l'adoption divine. C'est Dieu qui jette dans l'ame de quelques-uns ces semences de probité qu'on voit germer en eux dès l'enfance, & dont ils commencent à donner des marques presque dès le berceau. C'est de Dieu que vient cette meilleure argile dont parlent les Poëtes, & dont ils feignent que le cœur de quelques-uns est formé preferablement aux autres; pour dire que c'est du Ciel que procedent ces bonnes inclinations qu'on voit comme naturelles en de certains esprits, qui néanmoins ne sont point dans le cercle, ou dans le nombre des enfans de Dieu. Il ne faut donc pas que la difference qui se remarque entre les hommes non regenez, fasse conclurre qu'il y ait naturellement quelque reste de bien en eux. Mais il faut qu'elle nous fasse reconnoître que Dieu agit differemment dans leur cœur. Car ne croyez pas que le secours interieur de Dieu soit tellement particulier à ses Elus, que les autres n'y aient nulle part. Il est bien vrai que la grace salutaire & sanctifiante est seulement pour ceux qu'il appelle d'une vocation efficace. Mais il ne laisse pas d'avoir aussi des assistances particulieres, pour plusieurs qui ne sont point de cet ordre choisi & privilegié. Et ce sont ces assistances secretes de Dieu qui mettent de la difference entre les infideles, & les pecheurs, dont les uns sont bien moins mau-

*Les
Theol.
d'Emb-
den dans
le Syn.
de Dort.
pág. 220.*

vais que les autres , parce que Dieu agit en eux d'une maniere qu'il ne deploye pas indifferemment en tous. On peut même , si l'on veut, appeller ces assistances divines du nom de grace , comme en effet quelques Theologiens Orthodoxes les ont nommées grace reprimante , parce qu'à la verité , elle n'ôte & ne chasse pas la perversité naturelle , mais au moins elle la reprime : elle la reserre , comme ces eaux qu'on reduit dans un canal plus étroit , afin qu'elles ne s'épandent pas si loin , & qu'elles inondent moins de pais. Dieu en use de la sorte pour conserver la société tant civile qu'Ecclesiastique , & l'empêcher de tomber dans une ruine autrement inevitable. Car s'il abandonnoit tous les hommes , qu'il n'a pas dessein de sauver , s'il les abandonnoit , dis-je , à leur corruption naturelle , le monde deviendrait bientôt un Enfer , & les hommes seroient autant de Demons. La terre se trouveroit remplie de monstres & de bêtes furieuses pires que les tigres , les lions & les pantheres , qui la desoleroient en tous lieux , tellement que parmi les desordres de leurs passions violentes & terribles la société humaine , & sur tout l'Eglise ne pourroit pas subsister. C'est pourquoi Dieu donne même à plusieurs de ceux qu'il ne reconoit pas pour ses heritiers , il leur donne des sentimens d'honneur & des mouvemens de sagesse , aux uns plus , aux autres moins , selon qu'il le juge convenable & necessaire pour l'utilité publique. Mais

Mais ici l'on recharge, & l'on fait une autre objection encore plus considerable; car, dit-on, d'où que viennent ces actions honnêtes que l'on remarque dans les non-regenez, toujours il est constant qu'elles ne procedent point de la grace salutaire: cela est vrai, quo sera-ce donc, ajoûte-t-on, des vertus qui ont éclaté dans les Payens, & qui ont donné de l'admiration à tous les siècles? Que sera-ce de la justice d'un Aristide, de la temperance d'un Scipion, de la fidelité d'un Regule, de la sagesse d'un Socrate, de la probité si vantée d'un Caton, de l'innocence si pure & si reguliere d'un Epictete? Car ces vertus ont été vrayes & bonnes, ou fausses & mauvaises; si bonnes, donc l'homme hors de la grace, & sans son secours peut faire du bien, d'où il s'ensuit qu'il n'est pas entierement mort dans ses pechez; si mauvaises, donc il faudra confondre les vertus avec les vices, & mettre ces beaux exemples qui ont ravi tout le monde, avec les crimes d'un Tibere, & les abominations d'un Heliogabale. Cette question, Mes Freres, a de tout tems fort exercé les esprits, & partagé les opinions; les uns ont condamné toutes les vertus des Infideles, & ne les ont considerées que comme des illusions & des aparences semblables à ces hapolourdes qui trompent les yeux, & qui ont l'éclat des pierres precieuses, sans en avoir la valeur; les autres au contraire ont soutenu que d'étoient de veritables vertus, jusques-là même, que plu-

fleurs n'ont point fait difficulté d'accorder le salut, & la vie éternelle à ceux d'entre les Payens qui ont vécu dans la reputation de sages & de justes. Mais pour ce dernier point, c'est un excès qui passe les bornes; car accorder le salut aux Payens qui ont paru vertueux, c'est faire tort à la grace de J. CHRIST, qui seule est capable de nous sauver. Il n'y a point de nom sous le ciel, par lequel on puisse, & l'on ait jamais pu être sauvé que celui de CHRIST, dont les Payens n'ont jamais eu de conoissance, ni claire & distincte, comme les Chretiens, ni même obscure & confuse, comme les Israélites autrefois; & puis que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, comment placer dans le Paradis des Infideles, qui n'ont jamais eu les lumieres, ni les sentimens de la foi? Saint Paul ne dit-il pas des Gentils, qu'avant leur vocation à l'Evangile ils étoient hors de CHRIST, & qu'alors ils étoient sans esperance, & sans Dieu au monde? C'est-à-dire sans esperance de la vie celeste, & sans aucune vraie communion avec Dieu. Il se faut donc bien donner de garde d'égaliser les hommes illustres & vertueux du Paganisme avec les Saints de l'Eglise, & de leur mettre également sur la tête la couronne de la gloire & de l'immortalité bienheureuse. Ce seroit imiter l'impertinence de cet Empereur Romain, qui avoit dans son cabinet les statuës d'Orphée & d'Apollonius, avec celle d'Abraham & de J. CHRIST, & leur rendoit
les

les mêmes honneurs. C'étoit la folie d'un Savant de ces derniers tems, de ce fameux Erasme, qui s'est acquis un si grand nom dans la Republique des Lettres; car rempli d'admiration pour Socrate; & ne doutant point de son salut, il le canonisoit même, il le mettoit dans le Catalogue des Saints, & disoit ordinairement qu'à peine pouvoit-il s'empêcher de s'écrier, Saint Socrate priez pour nous. C'étoit un emportement qu'on ne peut que blâmer. Mais le salut mis à part, si l'on examine d'ailleurs les vertus des Payens, pour savoir si elles étoient vrayes ou fausses, je dis qu'il y faut user de distinction; car dans une vertu, ou dans une bonne œuvre, on considère ou la substance même, & la matiere de l'œuvre, ou les conditions qui y sont requises. Par exemple donner l'aumône est une bonne œuvre, quant à la substance; mais si on la donne par ostentation & par vanité, pour être regardé des hommes, & pour se mettre en reputation dans le monde, toute bonne qu'elle est en elle-même, elle devient mauvaise, & vicieuse, & criminelle, par le défaut de la condition nécessaire, pour la rendre agreable à Dieu, qui est de la faire par un pur sentiment de charité. Suivant cette distinction, nous reconnoissons que les vertus des Gentils étoient bonnes & vrayes en leur substance; car honorer son pere, servir sa patrie, porter patiemment les injures & les offenses, reprimier sa convoitise pour se conserver dans la chasteté, garder

dans ses repas une sobriété, & une frugalité exemplaire ; ce sont autant d'actions extrêmement bonnes, que plusieurs des Payens ont magnifiquement pratiquées. Mais néanmoins à raisonner selon l'Écriture, il faut confesser que l'ame & la forme de la vraie vertu leur manquoit, parce qu'elles n'avoient pas les conditions requises. Elles en étoient destituées, tant à l'égard du sujet que de la maniere & de la fin. Du sujet, puis qu'elles partoient d'une nature non regenerée. Car l'Évangile pose pour maxime, que l'arbre mauvais ne peut faire de bon fruit ; les Gentils donc étans necessairement de mauvais arbres, puis qu'ils étoient dans la corruption de la nature, & que la grace sanctifiante ne leur avoit point fait changer de condition, leurs fruits ne pouvoient être bons à cause de ce deffaut. Car c'est à la personne que Dieu regarde avant toutes choses, & c'est par elle qu'il juge des actions qui en partent. Ce n'est pas l'œuvre qui rend la personne agreable à Dieu, mais c'est la personne quand elle est en sa grace qui lui fait agréer l'œuvre, suivant ce qui est dit que Dieu eut égard premierement à Abel, & puis à son oblation. En la maniere aussi les vertus Payennes pechoient manifestement. Car elles n'étoient point faites avec foi, puis que la foi ne se trouve point hors la grace de CHRIST. Et cependant l'Écriture prononce decisivemēt que tout ce qui se fait sans

Matth.
7: 18

Gen. 4:
4

Sans la foi est péché. La fin manquoit encore évidemment à ces vertus étrangères. Car la seule vraie & legitime fin de nos actions est la gloire de Dieu nôtre Createur, le but & le centre où nous devons rendre, comme il est le principe d'où nous procedons. Soit que nous buvions, ou que nous mangions, ou que nous fassions quelque autre chose, dit l'Apôtre, faisons le tout à la gloire de Dieu. Et comment cette divine gloire auroit-elle été la fin des Payens, puis qu'ils ne conoissoient pas Dieu, qu'ils n'en avoient que de fausses & d'injurieuses idées, qu'ils nioient ou son unité, ou sa providence, ou sa puissance, ou son immensité; & qu'en effet, ce qu'ils tâchoient à bien vivre ce n'étoit pas dans la vue de glorifier Dieu, mais de se glorifier, de se perfectionner eux-mêmes, parce qu'ils regardoient la vertu comme la perfection de l'homme, & comme l'excellence de nôtre nature; si bien qu'ils la recherchoient non par rapport à Dieu & à sa gloire, mais par rapport à eux & à leur honneur, dont ils faisoient leur dernière fin. Ainsi toutes ces conditions manquans à leurs œuvres les plus louables, on ne peut pas les mettre au rang des vertus; & tout ce qu'on en peut dire de plus avantageux, c'est que c'étoient de beaux pechez, d'illustres fautes, d'honnêtes crimes, & des vices éclatans.

Cependant, dit-on, Dieu les a souvent recompensés, & il ne recompense point les cri-

crimes & les pechez. Il est remarqué dans l'Exode que Dieu bâtit des maisons aux Sages-femmes d'Egypte, pour avoir sauvé la vie aux petits enfans des Hebreux. On voit dans Ezechiel que Dieu parlant à Nabucodnozor Roi de Babylone, lui promet pour salaire les depouilles du Royaume d'Egypte, parce que son armée avoit servi le peuple de Dieu contre les Tyriens. Ce sont deux exemples que l'on allegue sur cette matiere. Mais il en faut retrancher un, qui est celui des Sages-femmes d'Egypte; car les Hebreux tiennent avec raison qu'elles n'étoient pas Egyptiennes, mais Israélites; & St. Augustin l'affirme dans trois chapitres de son Livre contre le mensonge; & Moïse même donne lieu de les tirer du nombre des Infideles, quand il dit qu'elles craignirent Dieu, le vrai Dieu d'Israël, ce qui fait juger qu'elles étoient dans les sentimens de la grace. Mais quoi qu'il en soit, nous reconnoissons en general, qu'il est vrai que Dieu a souvent recompensé les vertus des Payens; & le saint & savant Evêque d'Hippone a employé tout le chapitre douzième du cinquième Livre de la Cité de Dieu, à faire voir que la grandeur & la gloire de l'Empire de Rome étoit la recompense des vertus insignes, dont les premiers Romains avoient donné tant de grans & beaux exemples à toute la terre. Mais cet argument ne conclut rien; car quand Dieu a recompensé les vertus des Payens, c'étoient non seulement des recom-

Exod. 1:

21.

penſes temporelles, en leur accordant des biens terriens, qui ne ſont pas des preuves certaines de ſon aprobation, puis qu'il en favorife ſouvent les plus mechans même d'entre les hommes. Quand on nourrit, & qu'on entretient un criminel dans les priſons, dira-t-on, que les alimens & les habits qu'on lui fournit, ſoient une preuve de ſon innocence, & de l'integrité de ſa vie? Nullement, ce ſont ſeulement des moyens qu'on employe pour le conſerver juſqu'à ce qu'il ſoit tems de lui prononcer ſon arrêt, & de l'envoyer au ſupplice. Il en eſt de même des biens temporels dont Dieu combloit les Payens, ce n'étoient pas des temoignages de la pureté, & de la ſolidité de leurs vertus; mais ſeulement des moyens dont la Providence ſe ſervoit pour les entretenir juſqu'à ce que le tems de leur condamnation, & de leur punition éternelle fût venu; & c'étoit très-fagement qu'il en uſoit de la ſorte, en partie pour temoigner combien il aime la vraie vertu, puis que même il ne vouloit pas laiſſer des ombres de vertu ſans recompenſe; en partie pour enflâmer les hommes par l'eſpoir de ces benedictions ſenſibles, les enflâmer à s'éloigner du mal, & à ne ſ'abandonner pas tous entiers à leur corruption naturelle: les recompenſes donc étoient de ſages moyens en la main de Dieu; mais ce n'étoient pas des aprobations ſuffiſantes de la vie des Payens, parce que ce n'étoient que des biens externes,

ci-

civils, & mondains. Tout ce qu'on en peut raisonnablement inferer, c'est que les œuvres des Infidèles étoient bonnes en l'exterieur, à l'égard de la vie civile, & selon le monde, ce que nous ne contestons pas; car nous reconnoissons, que l'homme de lui-même peut faire du bien exterieurement, civilement aux yeux & au jugement du monde, pour servir d'exemple au public; mais non pas interieurement, essentiellement aux yeux & au jugement de Dieu, pour obtenir son agrément, & remporter une sentence favorable en son Tribunal. C'est de quoi il est naturellement incapable; parce qu'étant mort dans ses pechez, il ne peut avoir des sentimens & des mouvemens de cette nature.

Mais si cela est, & si l'homme est dans cette grande & parfaite incapacité pour le bien, pourquoi donc l'exhorter à se repentir, à s'amender, & à se convertir à Dieu? N'est-ce pas, dit-on, une chose inutile, absurde même, & ridicule, que d'exhorter une personne à ce qui lui est absolument impossible, comme qui exhorteroit un mort à se lever de sa poudre, à voir, à ouïr, à marcher? Quoi, mes Freres, on trouve cela ridicule, & cependant c'est ce que fit notre Seigneur quand il entra dans la chambre de cette fille de Jairus qui étoit morte, & qui venoit de rendre l'esprit à la vue de tous ses parens; il l'exhorta à se lever, *Marc. 5*: bien qu'elle en fût incapable; *Talitha cumi,* lui cria-t-il; c'est-à-dire, petite fille lève-toi. Et

Et cependant c'est ce que fit encore ce Divin Sauveur envers Lazare; il l'exhorta à sortir de son sepulchre, bien qu'il fût non seulement mort, mais enterré, & qu'il commençât à s'empuantir & à se corrompre. *Jean 11: 43.* Lazare, lui dit-il, sors dehors. Et cependant c'est ce que fit le Prophete Ezechiel envers ces ossemens de morts qui lui parurent repandus sur une campagne; il les exhorta d'écouter la parole du Dieu vivant, bien qu'ils fussent secs & decharnez, dejoins, & sans aucun suc de vie. *Ezech. 37. 4.* Vous os secs, leur dit-il, écoutez la parole de l'Eternel. Il n'est donc ni absurde ni inutile que Dieu & ses Ministres de sa part exhortent à des choses impossibles; non certes, parce que Dieu en y exhortant les rend possibles, & que c'est par le moyen de sa parole qu'il agit en nous, & qu'il produit l'œuvre admirable de nôtre conversion: accompagnant sa justification extérieure, de sa grace intérieure, & faisant que sa Parole imperative devient opérative, par la vertu secrète & toute-puissante de son Esprit; car Dieu ne veut pas nous convertir d'une façon brute; dont nous n'ayons point de sentiment ni de connoissance, en nous poussant comme des pierres, ou en nous tirant comme des bêtes. Mais parce que nous sommes des creatures naturellement raisonnables, convenablement à nôtre nature; en nous adressant des exhortations, des remontrances, des promesses, des menaces; car c'est là une chose propre à des natures intelligen-

gentes : & c'est pourquoi Dieu s'en sert, pour faire en nous ce que nous sommes incapables de faire de nous-mêmes, & pour rendre inexcusables ceux qui ne s'en acquittent pas. Ainsi vous voyez, Mes Freres, que rien ne nous doit empêcher de conclure avec Saint Paul, que l'homme pecheur, & non regeneré, est veritablement mort dans ses fautes; qu'il n'a de forces que pour le mal, comme un mort pour la pourriture, & qu'il ne lui en reste non plus pour le bien qu'à un cadavre, ou à un squelette pour la vie.

Cette doctrine, Mes Freres, ne sauroit être trop prêchée aux hommes, comme étant d'une grande & singuliere importance; elle a des usages merveilleux; car premierement elle sert à discerner la vraie Religion d'avec la fausse; elle nous fournit un moyen fort considerable pour en bien juger. C'est que la vraie Religion eleve Dieu & abaisse l'homme; mais la fausse tout au contraire eleve l'homme & abaisse Dieu: car où tend une bonne & vraie Religion, si non à glorifier Dieu? Et comment le mieux glorifier qu'en lui attribuant tout le bien qui peut être en nous? La premiere leçon de l'Évangile c'est de renoncer à nous-mêmes, & pour bien renoncer à nous-mêmes, il faut depouiller toute l'opinion de nos propres forces, pour chercher en Dieu seul toute nôtre capacité, & pour dire avec Saint Paul, que de nous-mêmes nous ne pouvons rien; mais que toute nôtre

à Cor. 3.
5.

nôtre suffisance est de Dieu. On ne sauroit meconôître que ce ne soit là le plus sûr ; car je veux même qu'on se trompe dans ce sentiment, & qu'on fasse trop d'honneur à Dieu, qu'on lui donne une gloire qui ne lui appartient pas. Mais fut-il jamais d'erreur plus innocente que celle-là ? Heureuse faute dont il n'y a pas sujet de se repentir, & dont il ne faut pas craindre d'être puni ! Qu'il vaut bien mieux renoncer à nôtre propre gloire, dont le mépris est infailliblement sans peril, qu'à d'entreprendre sur celle de Dieu, où le moindre attentat est horriblement dangereux. On ne hazarde rien en ôtant à l'homme quelque peu de son honneur ; mais on hazarde tout en voulant ravir une partie de celui de Dieu. Nous vivons, disoit là-dessus Saint Augustin, nous vivons bien plus en sûreté si nous donnons tout à Dieu, que si nous partageons avec lui, en lui accordant seulement une partie du bien qu'il merite, pour réserver l'autre à nous-mêmes. Reconnoissons donc en cela l'avantage de nôtre Religion, qui nous met dans un sentiment si sûr & si raisonnable ; car elle ôte tout à la nature pour donner tout à la grace : Ta perdition est de toi, ô Israël ; mais en moi est ce qui te sauve. C'étoit là la voix de Dieu dans le Prophete ; c'est aussi la nôtre, c'est nôtre langage. C'est ce que nôtre doctrine nous enseigne, & nous crie incessamment, qu'en nous il n'y a que perdition, & qu'en Dieu seul est nôtre salut, de

*De Dog-
mat.
Ecclef.
c. 16.*

Osée 13^e

9^e

T

nous

nous sont les tenebres, & de Dieu la lumiere; de nous la foiblesse, & de Dieu la force, de nous la mort, & de Dieu la vie; de nous le vice, & de Dieu la vertu & la sainteté; de nous le malediction & la damnation éternelle, & de Dieu la benediction & le salut. Voilà le seul partage que nous voulons faire avec l'Éternel, en lui donnant tout le bien, & à nous tout le mal.

Cette juste disposition produira en nous deux mouvemens principaux qui resultent necessairement de la doctrine de nôtre texte; l'un est un mouvement d'humilité, & l'autre d'action de graces. Car considerans que naturellement nous sommes morts dans nos pechez, generalement incapables de tout bien, ne devons-nous pas nous humilier profondement, pour reconoître que nous sommes la misere & la corruption même: que nôtre ame est un lieu dont on peut dire plus veritablement que de Nazareth, qu'il n'en peut venir rien de bon, & que toutes les imaginations de nos cœurs, toutes les pensées de nos esprits, toutes les paroles de nos bouches, toutes les actions de nos mains, ne sont autre chose que mal en tout tems, si un autre principe que la nature n'y deploye son efficace? Pourquoi donc, ô homme, t'éleverois-tu par orgueil? Pourquoi t'en feras-tu acroire, puis qu'il n'y a rien en toi-même qu'une laideur & une infection épouvantable, comme celle d'un cadavre hideux & puant? Quel fondement aurois-tu à

ta vanité, puis que tu n'as rien qui ne te doive couvrir de confusion éternelle? Certainement nôtre mal est grand; mais il croît encore de la moitié, lors que nous ne le reconnoissons pas, & qu'au lieu de baisser les yeux à terre dans le sentiment de nôtre indignité, comme ce pauvre pecheur de l'Évangile, nous avons le regard fier, & le sourcil élevé dans nôtre misère; car c'est dérober à Dieu la gloire de sa grace, que de ne pas sentir la honte & la depravation de nôtre nature; c'est nier nôtre mort, pour lui contester le miracle de nôtre resurrection; c'est chercher nôtre honneur dans les ruines du sien. C'est pourquoi aussi Dieu qui résiste ^{1. Pierre} aux orgueilleux, & qui ne fait grace qu'aux ^{5:5.} humbles, ne hait pourtant jamais davantage ceux-là, & n'aime jamais plus ceux-ci qu'en matière de salut; comme le Sauveur du monde a voulu nous le déclarer expressement par l'exemple de ce Pharisien & de ce Peager, dont l'un par une presumption aveugle s'imaginant être quelque chose, & se glorifiant en lui-même, fut rejeté de Dieu; mais l'autre honteux, & frappant sa poitrine dans un humble aveu de son extrême corruption, lui fut agreable, & descendit justifié dans sa maison. Bannissons donc de nos âmes toute vanité, en pensant sérieusement à ce que nous sommes de nous-mêmes, l'horreur du ciel, l'opprobre de la terre, la proie des enfers; & si l'on a dit qu'il n'y a rien de plus propre à humilier l'homme, que la pen-

fée de sa naissance & de sa mort, parce que l'une lui représente son infirmité, & l'autre le fait songer à sa putrefaction ; l'une l'avertit qu'il n'est que poudre, & l'autre qu'il doit retourner dans la poudre, pour y servir de pâture aux vers : l'on peut dire, Mes Freres, que la consideration de l'état où le péché l'a réduit, est encore plus propre à confondre son orgueil, puis qu'il y trouve tout ensemble une naissance malheureuse, & une mort infame ; le péché l'ayant fait naître & mourir en même moment, & ne lui ayant laissé de vie que pour être le sepulchre, & de plus encore l'enfer vivant de soi-même.

Mais à ce mouvement d'humilité, il en faut joindre d'autres qui nous portent continuellement aux actions de grâces, d'une part en considerant la grande & ineffable charité de Dieu, qui a voulu nous adopter pour ses enfans, lors que nous étions morts en nos fautes & en nos offenses. Quel objet d'affection & d'amour qu'un cadavre tout plein de vers ! Qu'avions-nous qui nous pût attirer sa bienveillance ? Nous n'étions que tenebres, tenebres profondes & épouvantables, & il nous a transportés au Royaume de sa merveilleuse lumiere. Nous n'étions que laideur & difformité, & il nous a choisis pour être un jour une Eglise glorieuse, n'ayant ni ride, ni tache, ni aucun autre défaut. Nous étions des arbres pourris, quine
pou-

pouvions porter de bon fruit, & il nous a entez dans l'arbre de vie, & nous a remplis de son suc & de sa seve pour fructifier à toute bonne oeuvre, & pour être même enfin des arbres immortels, plantez dans son Paradis, & couronnez en tout tems des fruits admirables de sa felicité & de sa gloire.

D'ailleurs cela même nous oblige à donner à Dieu toute la gloire du bien qui est en nous, & qui part de nous; car puis que de nous-mêmes nous sommes morts, & qu'il nous est impossible de produire rien de bon; il faut que nous raportions tout à ce Pere des lumieres, à cet auteur de toute bonne donation, à ce Dieu tout-puissant qui vivifie les morts, & qui par la vertu admirable de son Esprit nous rend capables de la vie spirituelle. Non point à nous, non point à nous, Seigneur; mais à ton nom en est due toute la gloire. Rien n'en appartient à nous-mêmes, tout est à toi, tout vient de toi, ô Dieu, & l'on ne t'en peut rien denier sans un horrible sacrilege. Il est remarqué dans l'Exode, que Moïse prit les miroirs des femmes qui étoient à l'entrée du Tabernacle; pour en faire un vaisseau saint & sacré à l'Eternel. Il rompit tous ces miroirs; qui servoient à leurs maîtresses à se considerer elles-mêmes, il les mit en pieces, & les fit fondre pour les consacrer à Dieu. Il en faut tirer cette leçon & cette pensée;

c'est qu'en matiere de pieté il ne faut point de miroir pour nous regarder nous-mêmes, & nous mirer dans nos bonnes œuvres; il ne faut point chercher nôtre image dans ce que nous avons, ou ce que nous faisons de bon; mais il faut au contraire sacrifier l'amour & l'opinion de nous-mêmes à Dieu, pour n'apercevoir que lui seul dans nos vertus. Non, Seigneur, ce n'est point nous; mais c'est la grace qui est en nous: & si nous sommes assez heureux pour faire quelque chose qui te plaise, nous disons toujours avec ton Apôtre, Cela n'est point de nous, c'est le don de Dieu.

Enfin, Mes Freres, cette doctrine de nôtre texte, nous fournit encore une autre reflexion, qui vous fera reconoître pourquoi la Parole de Dieu & les soins de sa providence, font si peu d'effet sur une infinité de personnes. L'on s'en étonne souvent, & l'on est tout surpris de voir des gens à qui rien ne profite; on les prêche, on les instruit, on les exhorte, on les reprend, on les avertit, on n'omet rien pour leur inspirer l'amour de la vertu, ou pour leur donner de l'aversion contre le vice. Dieu de son côté travaille par divers moyens à les retirer du peché; il leur envoie des benedictions, qui les devroient remplir de reconoissance; il leur envoie des afflictions, & des châtimens, qui les devroient toucher de contrition; il leur dispense des maladies, des

in-

infirmitez, des affaires, des pertes de biens, mille autres coups de sa main severe & puissante, qui devroient amolir leur cœur. Cependant rien ne fait impression sur eux; ils demeurent toujours eux-mêmes, toujours insensibles & incorrigibles. Leur âge change, leur santé, leur maison, leur bien change, mais leur vie ne change point. D'où vient cela, dites-vous, d'où vient que cet homme qui a déjà vécu tant d'années, & qui s'est vu en tant d'états differens; garçon, marié, à l'armée, à la Cour, à la ville, à la campagne, sain & vigoureux, puis infirme & plein de maux, ne s'est point pourtant amendé? C'est toujours le même pecheur, toujours yvrogne, toujours luxurieux, toujours joüeur, toujours sujet aux mêmes defauts. D'où vient que cette femme qui a éprouvé tant de changemens dans sa condition, n'en a point du tout éprouvé dans ses mœurs? Ce sont toujours les mêmes inclinations, les mêmes habitudes; fille, femme, veuve, jeune, âgée, c'est toujours la même personne, libertine, mondaine, adonnée à ses plaisirs, & esclave de ses passions. Quelquefois même cela donne de l'inquietude aux Pasteurs, & leur fait craindre qu'ils ne s'acquient pas assez bien de leur devoir. Est-ce point, disent-ils en eux-mêmes, que je ne prens pas assez de peine? Est-ce point que je n'ai pas assez de dons? Que je ne dis

pas les choses avec assez de force? Que je ne les mets pas assez en leur jour? Est-ce que je m'épargne, ou que je crains de parler & de crier? Cessez pourtant, ô Fideles, de vous étonner de ce mal; cessez, Ministres de JESUS-CHRIST, qui vous rendez témoignage à vous-mêmes de faire tout ce que vous pouvez pour le salut de vos brebis; cessez de vous inquieter sur leur endurcissement. Ce n'est pas à vous, ni à vos laboureurs qu'il tient qu'ils ne deviennent gens de bien, c'est à eux-mêmes; & il ne faut pas trouver étrange qu'ils demeurent toujours dans le même état, parce qu'ils sont morts en leurs fautes & en leurs pechez; les morts ne changent pour rien. Qu'on les pique, qu'on les pousse, qu'on les tourne de tous les côtez, qu'on les éclaire de mille lumieres, qu'on les perce de cent aiguillons, qu'on les mette en toute sorte de postures, qu'on les transporte en une infinité de lieux, que les années coulent sur leur tombe, que les siècles même roulent sur leurs monumens; ils ne laissent pas de demeurer toujours morts, froids, immobiles, & insensibles; à moins que Dieu par un miracle de sa puissance infinie veuille leur rendre la vie perduë, & faire en eux une resurreçtion admirable. C'est pourquoi vôtre devoir, ô Fideles, & particulièrement, ô vous Ministres du Seigneur JESUS,

SUS,

s u s , qui devez travailler au salut d'autrui, vôtre devoir quand vous voyez de ces personnes ainsi endurcies & impenitentes, vôtre devoir est de vous adresser à Dieu par des prieres ardentes , pour lui demander qu'il ait la bonté de deployer en eux la vertu insurmontable de sa grace , afin de les resusciter en une nouvelle vie. C'est donc par là que nous finirons cette action , en priant ce Dieu tout-puissant qui vivifie les morts, que s'il y a parmi nous, comme il n'y en a que trop , des personnes mortes dans leurs fautes & dans leurs pechez , il lui plaise les retirer de ce malheureux état, par une sainte resurrection qui donne la vie à leurs ames.

Dieu éternel , ne permets point qu'ils sentent d'avantage la corruption du vice , & qu'ils demeurent dans cette infection maudite. Arrache les à la mort, & à celui qui en a l'empire, savoir le Diable; verse en eux ton Esprit vivifiant, qui éclaire leurs tenebres, échaufe leur froideur, ranime leur ame, & leur donne desormais des yeux pour voir, des oreilles pour ouïr, un cœur pour aimer, des affections pour servir ton adorable Majesté comme ils y sont obligez; une vie en un mot, consacrée sincerement à ta gloire, pour te benir religieusement en la terre, jusqu'à ce que tu les vivifies pleinement & entierement là haut dans le ciel.

Dieu nous en fasse la grace, & à lui Pere,
Fils, & Saint Esprit, soit honneur & gloire
aux siècles des siècles. A M E N.

LES